

susceptibles d'enflammer nos foules... Je n'ai aucune honte à avouer que j'ai beaucoup hésité avant de tenter le présent pari.

I) Direction politique et débat d'orientation

1) La façon dont notre direction politique a lancé le débat en cours dans la LC ne se distingue pas par la clarté ni par la simplicité ni même sans doute par sa « correction ». Le texte 28, en effet, représente à coup sûr une honnête synthèse de ce qu'un cadre trotskyste moyen se doit de connaître sur l'évolution de la situation politique française depuis quatre ans. *Il n'est nullement un document d'orientation* ouvrant une discussion de Congrès et sur lequel il soit possible de dégager des perspectives, d'élire une direction. Il est si peu cela que lui succèdent les deux textes qui polarisent discussions et passions, les BHS/XX.S. Nos 30 et 33 signés A.A.J.S. et Roger, tous membres de la direction nationale. Tandis que cellules, sections et villes préparent leurs premières discussions sur les dits textes, le CC se réunit ; et il travaille si bien, si richement qu'il est capable d'engendrer un document — 22 thèses « sur la construction du parti » — qui — ô merveille de la (quasi)unanimité retrouvée ! — recueille la signature de deux protagonistes de l'étape précédente : Jebracq et Roger. Bien, les choses « s'arrangent », s'« éclaircissent », n'est-il pas vrai ? Pardon ! Le même BHS/XX.S. No 36 contient les « explications de vote » (?) de... Roger et Jebracq ! Ces camarades nous expliquent tous deux que l'intérêt des « 22 thèses » c'est de présenter un « cadre de travail commun actuel » (page 29)... strictement incompatible avec le précédent texte de l'autre... !! Pourquoi ne pas continuer de la sorte ce délicieux entrecroisement ? Un bulletin 40 et quelques pourrait contenir un nouveau texte « commun » qui serait intensément « commenté » par les deux camarades du BP en question quelques temps plus tard... Et chacun de se demander avec angoisse : a) si les autres membres de la direction n'ont rien à dire sur la question (à part C, R et S qui ont eu le mérite de s'exprimer) ; b) ce qu'il en est de la direction en tant que telle ; c) *ce que pensent, de nos jours, nos camarades du BP du problème des tendances* : en n'oubliant pas qu'il fut reproché jadis à l'ex-groupe TTT « de ne pas se constituer formellement en tendance... !

2) Il serait parfaitement absurde et profondément naïf de reprocher au BP de la LC de ne pas être à même de produire à court terme la stratégie de construction du parti révolutionnaire ; il est parfaitement légitime de s'inquiéter de l'absence de conceptions stratégiques d'intervention et surtout du fait qu'on se contente d'une telle situation, qu'on tente de la justifier, de faire croire qu'elle est « juste » et « naturelle » (2). Depuis la création de la LC chacun des « secteurs d'intervention », concrètement et au fil des jours, va, en dépit de la dialectique du même nom, son bonhomme de chemin notamment pour ce qui est de la construction des organisations de masse, compte tenu des « spécificités » bien connues...

Qu'importe que trois ans durant chacun des trois secteurs de l'Education Nationale — lycéen, étudiant, enseignant — ait eu une politique divergente de celle des deux autres, sinon contradictoire ? Qu'importe que le combat épuisant et stérile pour/dans l'EE ne serve en rien la construction de la tendance ouvrière (3) puisque l'on nous affirme que la fusion syndicale constitue « une perspective propagandiste et éducative (c'est tout ?) dont la réalisation suppose une modification radicale du rapport de forces et de la situation politique, mais dont *ne découle pas aujourd'hui une symétrie arbitraire* (?) entre les différentes interventions : ce n'est pas en

calquant notre intervention enseignante sur notre intervention ouvrière que nous ferons progresser cette perspective » (4). Certes ! Mais ça n'est pas non plus en laissant chaque secteur suivre sa dynamique propre — ou celle de ses dirigeants — et en comptant sur les bienfaits d'une dialectique des secteurs désormais confiée aux bons soins des « directions intermédiaires » récemment promues...

Certains de ces flous de la direction en matière stratégique sont particulièrement ressentis par l'ensemble de l'organisation : ainsi en fut-il des manifestations ouvrières du printemps dernier ; aucun des arguments mis en avant par le BP et la DP ne parvint à convaincre la LC que nous avions une « ligne » sur une question aussi peu marginale que la façon de concrétiser publiquement notre analyse du mouvement ouvrier traditionnel par rapport à la construction, par nous, du PR. Même question pour les virevoltes du 15 novembre. Quant à l'« autocritique » du BP parue dans Rouge No 172 sur « Septembre Noir »... je ne manquerai pas d'y revenir plus loin.

3) Pouvons-nous voir ou commencer à élaborer une « stratégie de construction du PR » vue l'analyse de la période à laquelle chacun de nous (ne) fait (qu') allusion abondamment mais sans détailler... Et pour cause ! Quitte à être taxé d'aveuglement irrémédiable, j'affirme que *nous ne disposons pas* — pour le « moment » — d'analyse de la « période ». Or c'est tout le problème ; ou presque. Nous savons depuis Lénine et la première guerre mondiale que nous vivons l'« ère » des guerres et des révolutions ; le BI 28 nous fournit une analyse de la « conjoncture » ; mais voilà : et la période ? D'où vient l'importance de ce « temps moyen » ? C'est que toute la discussion entre Jebracq et Roger par exemple porte sur lui ; ou plutôt sur l'image que nous sommes portés à nous en faire puisque, celui-là, nous ne l'avons jamais rencontré. En d'autres termes, on nous avait appris jusqu'à maintenant, que l'élaboration de la stratégie de construction du PR dépendait — je me suis bien gardé de dire « découlait » — de l'analyse de la période, car c'est *cette dernière qui est grosse de la crise révolutionnaire* (« classiquement ») décisive... Or ne voilà-t-il pas que Jebracq et Roger se mettent à s'opposer des projets divergents de construction du PR reposant sur des analyses *implicites* de la période et sur des ébauches de description de la crise que, respectivement, ils présentent plus ou moins précisément, sans pouvoir nous fournir des *arguments* qu'il soit possible de discuter. Voilà pourquoi, en partie, le débat actuel est déroutant et difficile. Il existe au moins une façon de se tirer de ce mauvais pas, c'est de taxer la présente démarche d'« objectivisme mécaniste et paralysant », d'affirmer qu'il est absurde — et vain ! — d'« attendre » que surgisse une analyse de la période et que ce dont il s'agit c'est de marcher... Vers où ? (N'est ce pas Bernstein qui affirmait que le mouvement était tout ?). Le texte 30 insiste à sa manière sur l'importance des échéances qu'il nous faut parvenir à préciser, sur ce qu'il implique concrètement, dans la construction du parti, l'imminence de la révolution. *La question des rythmes ne peut rester abstraite* : de l'appréciation que nous formulerons quant à l'actualité des crises prévisibles dans les pays capitalistes avancés — et notamment en Europe Occidentale — dépend partiellement le type de parti que l'on peut construire : on ne forge pas le même instrument suivant qu'on dispose de 40 ou de 10 ans (5). C'est parce que l'analyse du contexte — qui est indispensable — demeure beaucoup trop implicite que les premières discussions n'ont porté que sur la seule première partie du texte 30, ce que Jebracq « regrette » (6). On dit que ce texte voulait « provoquer la discussion » ; peut-être. Il n'en est pas moins dangereux dans l'état actuel de l'organisation.